

FRANÇOIS TRESSERRE

HOMMAGE

A

Auguste FOURÈS

prononcé à Castelnaudary

le 16 Mai 1926.



CASTELNAUDARY
Société d'Édition Occitane
37, Rue de la Baffe

—
1926

FRANÇOIS TRESSERRE

HOMMAGE A AUGUSTE FOURES

Prononcé à Castelnaudary le 16 Mai 1926.

MESSIEURS.

Lorsque mon grand ami Prosper Estieu me demanda de prendre part à la manifestation qui nous réunit aujourd'hui, je ne crus pas devoir décliner cette invitation. Je n'avais certes aucun titre à prendre la parole. Je suis un fils de la Catalogne, je parle la langue Catalane; je comprends votre dialecte, mais j'ai le regret de ne le point parler. Cependant je suis venu. D'autres pourraient vous dire avec plus d'autorité l'œuvre de Fourès et la place qui lui revient dans le grand mouvement de la renaissance Occitane; laissez-moi croire que nul plus que moi ne fut aussi près de son cœur et ne l'a mieux aimé.

L'invitation de votre Président a fait soudain s'évoquer devant ma pensée un passé déjà lointain, mais toujours lumineux. Pour le rendre plus présent, j'entrai dans ma bibliothèque et pris sur le rayon privilégié ces volumes où la main de Fourès avait tracé des mots de dédicace affectueux, et je me plongeai dans la forêt murmurante des strophes et des rythmes. Ce furent des heures exaltantes. Comme toute cette poésie était restée jeune et fraîche, éblouie de tendresse et de soleil! Quel enthousiasme d'apôtre! Quelles perspectives ouvertes sur le cœur humain et la destinée. Je lisais, et tout le renouveau de la terre lauraguaise semblait sourdre en moi et monter comme une sève. Je me sentais, à chaque page, frémissant comme un de ces peupliers que l'autan berce le long de votre canal. Et plus j'allais, et plus je comprenais qu'il me serait impossible d'enfermer dans une page de rhétorique toute l'émotion éprouvée. Pour vous parler de Fourès, ce ne sont plus de rigides formules d'école qu'il me faut. De par ses souffrances, de par sa tendresse sociale, de par son culte de la tradition et du terroir, Fourès se révèle comme un saint de notre religion occitane. L'on s'incline, l'on espère, l'on médite devant son image. Je lui ai connu la charité d'un Vincent de Paul, la candeur pathétique d'un François d'Assise; et, s'il ne prêchait pas les oiseaux comme le doux Franciscain, son âme communiait sous toutes les espèces avec la nature; les abeilles, filles de la lumière, touchaient ses lèvres et s'envolaient pour préparer dans le recueillement ce miel de la solidarité dont devaient se nourrir un jour les hommes. Ce rayon pris à la ruche de notre admirable ami, je vous convie aujourd'hui, Messieurs, à le partager ensemble en pensant à lui.

Les débuts de Fourès furent hésitants comme tous les débuts. Le voyageur, à l'aube, marche dans le brouillard et hésite un moment sur la route à suivre.

Après un séjour à Toulouse vers la fin de l'Empire, la publication de quelques plaquettes de vers français, la collaboration joyeuse à des revues de jeunes, écloses un matin avec les églantiers et mortes avant la fin de la saison, le poète qui se cherche abandonne toute cette insouciant bohème et rentre à Castelnaudary.

Certes, il fera encore du journalisme et de la polémique, toutes choses fugitives; mais il s'applique surtout au folklore, au vocabulaire ancestral; la rencontre de Vidal, le ménétrier d'Issel, lui remet aux lèvres le goût des chansons languedociennes; la vie des faubourgs de Castelnaudary, le contact du petit peuple, la douceur des campagnes lauraguaises rafraîchissent de simplicité son inspiration. Ses démarches ne se poursuivront pas longtemps. L'amour de la terre ancestrale va faire de Fourès un grand poète occitan.

Son premier cri sera de pitié et d'humaine sollicitude. La Croux del Grand Aigat va se dresser comme le bois sacré d'un Calvaire à l'orée du bon chemin où marchera désormais l'infatigable pèlerin du dialecte d'Oc.

Depuis quelques années déjà, la Provence s'agitait. Le mouvement régionaliste créé par Mistral se propageait à travers les provinces du mièchjorn. Notre ferveur se tournait vers Font-Ségugne comme vers un Montserrat traditionnel et sacré. Le Félibrige multipliait ses adeptes. Mireille avait traversé la Crau et enchanté Lamartine. Le Boulevard et l'Académie saluaient également un nouvel Homère.

Le Consistoire était souverain et de nouveaux statuts allaient consacrer le mouvement renaissant: — Par Provence, y était-il dit, par Provence nous entendons le midi de la France tout entier. Auguste Fourès, qui avait assisté avec son ami Xavier de Ricard à la solennelle assemblée d'Avignon où fut votée cette charte, trouvait excessif le manifeste, et son orgueil de languedocien se cabrait devant tant de prétentions.

Certes, notre poète admirait et vénérât le patriarche de Maillane, mais il ne pouvait renier Goudouli. La langue des potiers d'Issel et des cueilleuses de maïs de Castèlnòu sera désormais la langue de ses poèmes. En 1876, il publie *La Lauseto* écrite toute entière en pur languedocien.

Et quand on a lu Fourès, qui pourrait contester la force lyrique, l'élégante souplesse, la couleur, la pureté, la beauté de ce dialecte qu'un Grand-Maître transitoire de l'Université voulait proscrire de nos écoles en rejetant ses débris dans la hotte du chiffonnier? Heureusement les ministres passent et la langue demeure, la langue des ancêtres et du berceau, cette lenga mairala que nous revendiquons comme la plus précieuse des hoiries.

La philosophie de Fourès s'affirmera désormais. A l'encontre de la pensée mistralienne son idéal ne sera ni catholique, ni royaliste. Fourès s'avance même jusqu'à soutenir que la véritable tradition du Midi est républicaine et de libre pensée. Je ne discute pas, Messieurs, je constate; et j'ai hâte d'ajouter que, si la discipline de notre grand Ami resta toujours affranchie de toute pratique dogmatique, il ne cessa de montrer en toute circonstance le plus bel exemple de tolérance et de bonté humaine. Ce serait peu connaître Fourès que de voir en lui un sectaire ou un athée.

Lorsque les Grilhs parurent, ce fut une splendide révélation. Un cri de vie et d'espérance passa dans l'air rajeuni. Rien de pareil n'avait été entendu depuis l'âge des grands Troubadours.

Les Grilhs chantaient aussi haut que les cigales provençales. Ils chantaient dans le parler maternel épuré et tintant clair, dans cette langue d'Oc que les aïeux Guilhem Figueira, Anelier, N'At de Mons, Peire Vidal et Peire Goudouli firent retentir... Ils chantaient l'amour, les champs, la mère nourricière qui produit blés et maïs, la patrie où la liberté allume des aurores de pourpre...

Ils chantaient la beauté, la nature, l'histoire... Ils chantaient la lumière; ils chantaient l'éternelle vérité.

Et les hommes de la plaine et ceux du coteau, et les travailleurs de la bibliothèque, et ceux des Académies se groupaient pour entendre cette voix de la tradition sur les lèvres d'un enfant du peuple.

Car, remarquons-le, et ceci vaut d'être noté: après avoir été longtemps le truchement des princes et des seigneurs, la langue romane, frappée d'ostracisme, se réfugia chez les pauvres gens; c'est par eux qu'elle a été hospitalisée et sauvée. Aussi la Muse du Terroir choisit-elle volontiers ses amants parmi les moins fortunés. Anselme Mathieu était un petit cultivateur; Michel Camélat, un villageois bigourdan; Justin Pépratx, l'auteur de *Pa de Casa*, vendait des graines aux jardiniers catalans, et Auguste Fourès détaillait aux laboureurs du Lauraguais les chaînons de fer avec lesquels ils accouplent leurs bœufs de travail. Je le revois souriant et simple dans sa petite boutique de quincaillerie de la rue Porte-Neuve: — Brisons des fers! nous disait-il; en se penchant sur son comptoir; et chacun de nous comprenait le sens symbolique qu'il donnait au geste professionnel.

C'est qu'il faut être très voisin du tuf natal pour bien sentir le battement de cœur de sa province. Aussi rien de livresque dans les odes du fier laurain. C'est la nature immédiate et la Race qui s'expriment dans son œuvre lyrique.

Parfois, le poète interrompait le rythme de ses strophes et égayait son auditoire d'un conte où sa verve débordait en épisodes joyeux, en images gaillardes. Que sont devenus ces contes truculents? Mon ami Perbosc me confiait un jour son regret que ces chefs-d'œuvre de la fantaisie n'aient pas été publiés. Si les manuscrits existent, pourquoi ne pas les confier à un éditeur? C'est un hommage aussi que la publication d'une œuvre posthume.

Nous étions encore sous les charmes des Grilhs lorsqu'un nouvel hymne se fit entendre. L'esprit du Maître ne se confine plus en des revendications contemporaines de Montfort. Son horizon s'est élargi.

Sans rien perdre de son attachement au clocher natal, le faidit Albigeois est devenu un poète humain.

— Salut, ô bon soleil, dit Fourès, tu remplis l'air de lumière et de clarté; tu obliges les chouettes à se cacher et aussi, sans te lasser, tu régales les alouettes et les cigales. Je t'aime, Deva de Zoroastre, ô toi, superbe et magique astre des Génies et des Paysans qui as fait épanouir mes chants!

Salut, salut, o boun soulelh...
T'aimi, Deva de Zourouastre,
O tu, superbe e magic astre
Des Engenhs e mai des Pacans
Qu'as fait esplandi les mieus cants!

Ce fut un universel frémissement. L'on eût dit qu'une motte de la terre lauraguaise s'était arrachée du sol, avait pris les ailes de l'alouette et, par une soudaine et merveilleuse métamorphose, s'élançait dans l'éther doré et montait, montait encore, jetant au vent qui parcourt l'horizon son acte de foi provinciale. C'était l'âme même de la Race éclatant dans la splendeur de notre Midi pathétique. Les Cants del Soulelh fixaient magnifiquement l'évangile régionaliste et terrien. La Race latine, la belle Race bronzée, la Race amoureuse et chanteuse, la superbe race du Midi, la Race venue de Rome avait trouvé son aède passionné. Dès ce jour, le régionalisme de Fourès sera à rayonnement latin.

Dins ta glorio, Raço latino,
Tenes tous poples anaussats
E lauros lins l'escuresino
Des siècles esparrabissats...

Cette date est solennelle. La consécration de Fourès est définitive. Mistral et Michelet, Sully-Prud'homme et Laurent Pichat, Verdaguer et Aubanel, les Cènacles et les passants acclament le poète; Victor Hugo lui écrit: — Je lis vos beaux vers, Poète, et je salue votre noble esprit.

Depuis quelque temps déjà, Fourès était revenu à Toulouse où la direction du Petit Toulousain lui avait été confiée. Dans sa petite chambre d'étudiant de la rue de la Colombette, petite chambre dont un drapeau tricolore formait le seul rideau et qui n'était qu'un amoncellement de brochures et de livres, toujours simple et toujours fraternel, penché sur la page où les vers fleurissaient comme pâquerettes dans les prés, le poète prédestiné au triomphe se montrait heureux d'un isolement laborieux que peuplait seule la robe invisible de la Muse ou la visite plus concrète de quelque camarade toujours affectueusement accueilli. Fourès avait cette cordialité familière et bienveillante qui attire et fixe l'amitié. Nous nous retrouvions là avec Xavier de Ricard, Marcel de La Dépêche, Marcel Sémézies, Achille Maffre de Bauge, Emile Pouvillon, Antonin Perbosc, Prosper Estieu, et nous nous aimions bien fort pour aimer ensemble la même Dame, celle que Mistral appelait la Comtesse, et qui à satisfaire tous ses amants ne fit jamais un seul jaloux.

Fourès avait déjà publié ces ouvrages en prose qui marquent d'une note si spéciale le labeur littéraire de ce grand travailleur; et il fallait entendre de quelle verve pittoresque et diserte il commentait la Gueuserie, la monographie du Cassoulet, les figures diverses des Hommes de l'Aude. Cet esprit d'élite créait dans l'allégresse verbale et l'éternelle jeunesse. Les vérités les plus profondes, il les exprimait sous une forme aimable qui pouvait paraître légère au vulgaire pour la seule raison qu'elle n'était pas lourde. Nous étions habitués à sa manière et nous l'admirions. C'était plaisir de retrouver en ses moindres propos cette vieille manière française et méridionale qui permet de résumer en une boutade spirituelle et juste toute une vie de douleur cachée et d'observation amère. Fourès qui adorait Rabelais se penchait souvent sur les Pensées de Marc-Aurèle.

Déjà atteint par la maladie, Fourès écrivait les premiers poèmes de la Muso Silvestro, chants des rues et des bois, comme l'a dit Gaston Jourdanne, et se préparait à rentrer à Castelnaudary. Il semble que notre glorieux Ami ait voulu s'emplier une dernière fois les yeux du paysage natal.

C'est l'heure de l'apaisement dans la retraite, de la flânerie à travers les quartiers populaires, témoins de son adolescence buissonnière, de la méditation devant un vieux chêne nourri de la même terre antique où se mêlent la poussière des ancêtres et l'essence de la terre créatrice de tradition.

Le poète dolent n'oublie pas ses dieux. Toutes les occasions lui sont bonnes pour égayer d'un pèlerinage à la Muse patriale les répits que lui laisse l'implacable souffrance. Une société pour la défense de l'Idée régionaliste s'organise-t-elle quelque part?

Fourès répond toujours: — Présent!

Un nouveau journal dédié à la cause occitane vient-il à paraître? nous le retrouvons parmi les rédacteurs. C'est ainsi qu'en 1889 il s'inscrit parmi les collaborateurs du Journal du Lauraguais. Ce sera le dernier feu allumé sur le coteau.

— Il passait alors pour le dernier des Albigeois, me disait à ce propos mon vieil et vénéré ami le baron Desazars de Montgailhard, fondateur de la vaillante petite gazette rurale, j'ai voulu que Fourès devînt le premier des Occitans.

Il le pouvait d'autant mieux qu'il s'agissait de réformer la graphie occitane en usage et qu'il avait été un des meilleurs auxiliaires de Mistral pour le Trésor du Félibrige. Malheureusement, la maladie interrompit sa tâche, laissant à nos vaillants amis Prosper Estieu et Antonin Perbosc le soin de parachever son œuvre réformatrice en laquelle ils ont si admirablement réussi.

Le 4 septembre 1891, Fourès mourait ici même, à quelques pas de nous.

Une grande flamme venait de s'éteindre. Une angoisse nous serra le cœur. Les poètes de la poésie romane se sentaient devenus orphelins. De tous côtés, un lamento pleurait. Les plus sceptiques à notre idéal, mesurant la perte que faisaient les lettres occitanes, se confiaient entre eux: — Nous ne le croyions pas si grand.

Tous les hommages affluèrent sur la tombe de celui qui avait tant aimé l'effacement. La presse fut unanime en ses regrets. Strophes à strophes, tous les sculpteurs de vers travaillèrent à son monument.

Pietat! aici Forés que desend dins lo cròs,
Forés que reviurà dins l'aram o l' paròs!...

Aussi Toulouse revendique l'honneur de dresser son effigie dans son plus beau jardin. Armand Silvestre, Louis de Santi, Mistral et Jourdanne, le baron de Tourtoulon et Maffre de Baugé, le baron Desazars et Prosper Estieu, Antonin Perbosc, bien d'autres encore, tressent en guirlande la gloire du fier Faidit. L'Escolo Audenco décide de publier avec la Segò les œuvres posthumes du poète.

Auguste Fourès venait d'entrer dans l'histoire.

Pendant ce temps, nous et quelques intimes, nous nous retrouvions dans le coin du cimetière en bordure des champs où le grand Lauraguais rêvait debout dans son cercueil.

Les larmes nous paraissaient vaines. L'attitude suprême du Maître nous était une leçon dans un symbole. On ne se repose pas devant le néant, lorsque l'on peut continuer l'œuvre entreprise par l'Animateur qui n'est plus. Debout, debout, nous aussi, Messieurs, pour la patrie occitane, debout pour la glorification de Fourès!

Messieurs,

Le touriste qui traverse votre claire cité admire vos avenues, votre bassin; il s'arrête devant les curieuses architectures de vos antiques ruelles, cherche vainement les traces du vénérable Sostomagus, reconnaît avec joie sur le coteau voisin ce moulin à vent qui de loin lui faisait un aimable appel de bienvenue; s'il a des lettres, ce touriste, il pense à Raymond VI, à Simon de Montfort, à Raymond VII, au Prince Noir, à Jean d'Armagnac, qui, tour à tour, construisirent, rasèrent, reconstruisirent, livrèrent aux flammes ou réédifièrent votre ville; il évoque, ce touriste, Arnaut Vidal dont vous fêtiez l'an dernier la gloire six fois centenaire; il rappelle Alexandre Soumet qui fut un des premiers romantiques à côté de Victor Hugo; et ce touriste cherche Auguste Fourès et ne le trouve pas. Rien, en effet, Messieurs, sur vos places, dans vos murs, rien qui arrête l'étranger et lui dise: — Arrête-toi, passant, voici la ville de Fourès!

Et cependant, c'est lui, le poète des Grilhs, des Cants del Soulelh, de la Musò Silvestro, de la Segò, c'est Fourès qui a mis sur votre cité le reflet de pourpre des renommées souveraines.

On enquête beaucoup aujourd'hui sur l'effort littéraire des Provinces, et chacune d'elles revendique sa part du mouvement traditionnel. Auzor! Auzor! La devise des troubadours retentit comme un mot d'ordre, des oliviers des Alpilles aux mimosas du Roussillon. Maillane s'enorgueillit de Mistral; Moux se réclame de Bataille; Saint-Félix, de Déodat de Séverac; Perpignan, d'Oun Tal; Toulouse, de Goudouli; et l'on pourrait croire, à votre effacement, que vous avez oublié Fourès...

Voici le moment, Messieurs, de réparer une indifférence qui pourrait, en se prolongeant, prendre figure d'ingratitude. Auguste Fourès, songez-y, Auguste Fourès, c'est tout le Languedoc, le Languedoc de la légende et de l'histoire, le Languedoc épique et celui de l'églogue. Le passé languedocien traverse son œuvre qui flamboie du massacre des Albigeois, se lamente devant le puits de Lavaur où dame Guiraudette étouffe sous l'amoncellement des pierres, suit la chevauchée ardente de Pierre d'Aragon aux champs de Muret, flétrit d'une haine jamais apaisée la gòira Montfort. La douceur languedocienne nous berce aussi dans son œuvre: une chèvre pait à l'attache sous les écluses de Saint-Roch, sa fine clochette chante, et la magie du poète est telle que nous croyons rencontrer, dans cette bête barbue aux fines cornes, la capricieuse Amalthée, la nourrice même de Jupiter.

Poètes du Languedoc, paysans du Lauraguais, potiers d'Issel, qu'attendez-vous pour rendre hommage à celui qui vous a célébrés et qui vous a tant aimés?

Comme les empereurs et les héros, le poète a droit au bronze, qui éternise la reconnaissance et fixe la sollicitude d'un peuple. Fourès a été l'un de ces esprits souverains qui, ne voulant pas dépendre des langues étrangères, ont essayé les premiers de mettre en crédit celle de leur pays, de la déchiffrer et rendre capable de porter les fleurs qui ne se trouvaient auparavant que dans le pays grec ou latin, dans les bois fréquentés par Virgile, sur les rives familières au divin Homère.

Fourès vous a forgé une langue, créatrice de chefs-d'œuvre; il vous a révélé l'orgueil de vos origines et la beauté de votre terre; il a porté le renom de votre cité, de vos coutumes, de vos paysages, de votre ciel, partout où il y a des hommes qui lisent et qui pensent. Fourès a bien mérité de la Patrie Occitane. A

vous, Messieurs, poètes, laboureurs, artisans, hommes d'étude ou d'industrie, à vous de vous souvenir et d'acquitter une dette sacrée!

Remembratz-vos! Remembratz-vos!

F. T.

© CIEL d'Oc – Avoust 2004